

## «J'ai beau être chorégraphe, mon corps n'oubliera jamais la danse. Il a toujours besoin d'être en mouvement»

Cela fait longtemps qu'il ne foule plus les planches. Et pourtant, Nicolas Musin a encore tout d'un danseur: le port de tête césarien, la démarche gracieuse, l'élégante assurance de celui qui a séduit les projecteurs du monde entier. Même ses mots sont précis et mesurés comme un pas de bourrée.

Pourtant, point d'arabesques ni de chaussons. Aujourd'hui, Nicolas Musin respire planche à roulettes et béton. C'est que le chorégraphe d'origine belge prépare en ce moment un spectacle autour du skatepark de Plainpalais, qui mêle l'art de la danse et celui de la glisse. Une création profondément urbaine et se jouant des codes scéniques.

Surprenant? Pas tant que ça: le parcours de Nicolas Musin est tout sauf classique. A commencer par son enfance qu'il passe entre le Kenya, la Tanzanie et le Sénégal, où il suit son père, un entrepreneur bruxellois en mal de voyages. C'est là qu'il se découvre une passion pour la danse. A Dakar, dans une école-antenne créée par Maurice Béjart, le petit Nicolas s'initie à la discipline en imitant les mouvements des indigènes. Une fougue au corps qui le fascine. «J'étais le seul Blanc qui essayait de ressembler à un Africain, avec les cheveux très longs, un dos cambré. Très vite, j'ai été conscient de ma maîtrise de l'espace et de la manière d'y articuler mon corps. C'était une sorte de délice.»

Peu après, la famille quitte le continent noir pour s'installer en France. Mais cette folle énergie, cette liberté propre aux rythmes africains, Nicolas Musin s'en est déjà imprégné et elle ne le quittera plus. Même au moment d'enfiler les collants gris clair de l'Opéra de Paris, à 13 ans, lorsqu'il intègre



### PROFIL

**1967** Naissance à Louvain (Belgique).

**1980** Rentre à l'École de danse de l'Opéra de Paris.

**1987** Sa première chorégraphie, «Reflets», reçoit les Prix Léonide Massine et Serge Lifar.

**1994** Danseur principal au Ballet de Hambourg/John Neumeier.

**2002** Il crée sa compagnie à Vienne (Autriche).

**2016** Il est directeur artistique de La Compagnie Urbaine.

la prestigieuse École de danse de l'établissement. Une sorte d'«ENA du ballet», comme il l'appelle, qui prêche la rigueur et le classicisme façon *Lac des cygnes* et où le Belge ne se sent pas à sa place.

Une fois diplômé, Nicolas Musin balaie donc l'opéra pour travailler avec des chorégraphes plus modernes, comme l'Afro-Américain Alvin Ailey. «J'ai choisi la route de la précarité, de la création et du plaisir du mouvement plutôt que celle du ballet classique», explique Nicolas Musin. Inspiré, le jeune prodige crée ses premières œuvres chorégraphiques à 22 ans, jusqu'à ce qu'une blessure au tendon d'Achille ne sonne la fin de sa carrière de danseur quelques années plus tard, alors qu'il interprète le prince dans *La Belle au bois dormant* au Ballet de Hambourg.

Il devient donc chorégraphe à temps plein, mais pas sans douleur: «Danser sur scène, c'est

## Du justaucorps au skateboard

NICOLAS MUSIN

Petit rat de l'opéra devenu passionné de culture urbaine, le chorégraphe belge installé à Genève fera danser le skatepark de Plainpalais en 2017 dans un spectacle alliant danse, sport de glisse et Parkour

VIRGINIE NUSSBAUM  
@VirginieNuss

comme la cigarette, une vraie addiction. C'est terrible de devoir s'asseoir sur une chaise pour diriger les autres. Certains n'en font jamais le deuil.» Mais lui rebondit, avec souplesse toujours, jusqu'à fonder sa propre compagnie de danse moderne en 2000, à Vienne. La troupe de 24 danseurs tournera dans le monde entier pendant huit ans, un «vrai conte de fées» que le Belge évoque avec une fierté teintée de nostalgie.

C'est à Genève que Nicolas Musin finira par s'établir avec sa femme, danseuse elle aussi, et leur jeune fils. C'est d'ailleurs lors d'une balade en famille que lui vient l'idée de son nouveau spectacle: «Nous sommes allés au skatepark avec mon fils, qui est lui-même fan de ce sport. J'ai regardé l'endroit, ses lignes horizontales et les têtes qui dépassaient... Je me suis dit que c'était un espace magnifique, en mouvement, un épice de la culture urbaine.»

Il rencontre ensuite Michel Gaud, président de l'association culturelle La Compagnie Urbaine, et les deux hommes s'associent pour monter ce projet autour des arts de rue. Prévu pour septembre 2017, le show s'annonce fourmillant: danseurs, *free-runners* et glisseurs évolueront dans les creux de béton du bout de la Plaine, sur fond de musique contemporaine et de *mapping* vidéo. «Ces disciplines ont un vrai langage commun, en ce qu'elles forment de super-athlètes qui répètent inlassablement leurs figures», commente le chorégraphe. Des auditions ont d'ailleurs déjà eu lieu au printemps pour dénicher des *riders* de talent.

Et lorsque Nicolas Musin décrit le gradin vertigineux qu'il a imaginé pour asseoir les spectateurs, ses mains s'animent et dessinent de petits entrechats. «On pourra venir se promener simplement pour apprécier le décor. Il faut faire rayonner ce skatepark, en faire un espace de partage intergénérationnel.»

Si, selon lui, la culture urbaine existe bel et bien à Genève, elle manque de visibilité et souffrirait d'un certain conformisme. Mais le chorégraphe l'assure, il se sent comme chez lui au bout du lac et apprécie la mixité culturelle qui y règne: «Mon métier m'a fait voyager dans plus de 80 pays et je les retrouve tous en revenant ici!» L'année prochaine, il obtiendra d'ailleurs la nationalité suisse.

Bientôt, on le sent se trémousser sur sa chaise. Les jambes se balancent, impatientes de se remettre en marche. Nicolas Musin esquisse un sourire d'excuse: «J'ai beau être chorégraphe, mon corps n'oubliera jamais la danse. Il a toujours besoin d'être en mouvement. La sédentarité, très peu pour moi!»

(NICOLAS SCHOPFER)

### Un jour, une idée

## Dans les coulisses des ventes aux enchères



SÉBASTIEN LADERMANN  
@SLadermann

Il faut bien l'avouer, les grandes ventes aux enchères peuvent intimider le profane. Les sommes en jeu ne semblent pouvoir s'articuler qu'en millions, les objets proposés sortir de prestigieuses collections et les acheteurs n'être que des milliardaires en puissance. Si tout un chacun ne peut s'offrir un Picasso, un Munch ou encore un Giacometti, s'intéresser aux ventes aux enchères ne coûte rien. Et enchérir peut se pratiquer à partir de quelques centaines de francs seulement.

Bernard Piguet, à la tête de Piguet Hôtel des ventes, en apporte la preuve depuis une décennie déjà. Son credo? Proposer quatre fois l'an

plusieurs centaines de lots à moins de 300 francs, parmi d'autres, plus onéreux. A ce tarif, les objets ne comportent bien sûr pas la signature d'un artiste ou artisan à la renommée internationale, mais ils suscitent le plaisir de dénicher la bonne affaire. Le suspense lié à la vente, pour sa part, attire un cercle de plus en plus large de connaisseurs mais également de parfaits novices.

Fait rare dans le secteur, Piguet Hôtel des ventes ouvre ses portes ce mercredi. Une occasion unique, pour tout un chacun, de découvrir les secrets et les coulisses d'une maison de vente aux enchères. Des ateliers ainsi que des conférences donneront aux participants la possibilité de s'immerger dans ce monde et de découvrir ainsi les facettes cachées de cette activité d'ordinaire assez peu accessible.

Pour ceux qui souhaiteraient prolonger cette découverte par la participation à une véritable vente aux enchères, Bernard Piguet leur donne ensuite rendez-vous pour une exposition publique permettant d'approcher quelque 2500 lots mis à l'encan dans la foulée. De quoi découvrir un univers aussi vaste qu'hétéroclite: tableaux, montres, bijoux, mobilier, sculptures, tapis, maroquinerie, livres anciens et modernes, céramiques et autre verrerie. Et peut-être trouver l'objet tant rêvé... ou tout simplement contracter le virus des ventes aux enchères! ■

Piguet Hôtel des ventes, 51, rue Revost-Martin, Genève, tél. 022 320 11 77. Portes ouvertes le 21 septembre, 14h-20h30. Exposition du ve 23 au di 25, 12-19h, ventes du lu 26 au je 29, www.piguet.com